

The Challenge of Automation, par JOSEPH-C. O'MAHONEY et al.
Un vol. 5½ po. x 8¾, broché, 77 pages — PUBLICS AFFAIRS
PRESS, 2162 Florida Avenue, Washington 8, D.C. 1955
Automation (A New Dimension to Old Problems), par
GEORGE-P. SHULTZ et GEORGE-B. BALDWIN. Une brochure de
20 pages — PUBLIC AFFAIRS PRESS, Washington, D.C. 1955

Pierre Harvey

Volume 31, Number 4, January–March 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002753ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002753ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Harvey, P. (1956). Review of [*The Challenge of Automation*, par JOSEPH-C. O'MAHONEY et al. Un vol. 5½ po. x 8¾, broché, 77 pages — PUBLICS AFFAIRS PRESS, 2162 Florida Avenue, Washington 8, D.C. 1955 / *Automation (A New Dimension to Old Problems)*, par GEORGE-P. SHULTZ et GEORGE-B. BALDWIN. Une brochure de 20 pages — PUBLIC AFFAIRS PRESS, Washington, D.C. 1955]. *L'Actualité économique*, 31(4), 631–633. <https://doi.org/10.7202/1002753ar>

Les Livres

The Challenge of Automation, par JOSEPH-C. O'MAHONEY et al. Un vol. 5½ po. × 8¾, broché, 77 pages. — PUBLICS AFFAIRS PRESS, 2162 Florida Avenue, Washington 8, D.C. 1955.

Automation (A New Dimension to Old Problems), par GEORGE-P. SHULTZ et GEORGE-B. BALDWIN. Une brochure de 20 pages. — PUBLIC AFFAIRS PRESS, Washington, D.C. 1955.

En avril 1955, le *Committee on Economic Policy* du C.I.O. tenait à Washington une conférence sur l'automation. Ce sont les principaux textes donnés à cette occasion qui se trouvent réunis dans le petit livre intitulé: *The Challenge of Automation*. La brochure de MM. Shultz et Baldwin regroupe en un seul texte la matière de deux conférences présentées antérieurement par les auteurs, l'une en 1954, l'autre au milieu de 1955. Il s'agit donc, au total, de textes récents, datant en moyenne de moins d'un an. Pourtant, à la lecture, on a souvent l'impression de se trouver ramené à une époque maintenant révolue. Les questions soulevées semblent dépourvues d'intérêt immédiat.

Sans doute, cela tient-il pour une bonne part au fait que nous avons appris, après quelques mois de discussion, à identifier exactement les fantômes: tout le monde est à peu près disposé à admettre, selon l'expression du sén. O'Mahoney, que le mot «automation» n'a fait que donner une allure inédite à un problème déjà fort ancien. Mais il y a quand même plus: l'ordre d'urgence des problèmes à résoudre n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a un an. La «grande peur» de l'automation s'est en effet développée à l'occasion de la récession de l'an dernier; à l'heure actuelle, au contraire, l'inflation menace de partout et les difficultés technologiques se trouvent noyées par la montée de la conjoncture. Mais il suffirait d'un retour à une conjoncture le moins déflationnaire pour remettre en pleine évidence les problèmes qui, il y a quelques mois à peine, préoccupaient si fortement l'opinion publique. Sous ce premier aspect, si les textes

dont nous avons ici à rendre compte se trouvent «historiquement dépassés», ce n'est donc probablement que de façon temporaire.

Ces textes nous paraissent «anciens» pour une autre raison encore cependant : on y quitte peu le domaine maintenant largement exploré des considérations générales. La brochure de MM. Shultz et Baldwin, par exemple, ne soulève aucun problème précis, même si on y trouve groupés en un ensemble ordonné et clair, la plupart des aspects généraux du problème de l'automatisation, que les discussions des deux dernières années ont permis de mettre au jour. Les textes réunis dans *The Challenge of Automation* sont plus brefs encore et plus généraux. À lire ces textes les uns après les autres, on ne peut se défendre d'une impression de déjà vu. On voudrait connaître les résultats des expériences concrètes, disposer de projections un peu précises, car après déjà quelques années de dissertations générales on devrait pouvoir aborder bientôt les problèmes plus concrets. En attendant, nous nous répétons à l'infini, avec plus ou moins de bonheur selon les cas. Dans *The Challenge of Automation*, par exemple, la contribution du professeur Buckingham se détache nettement des autres par sa clarté, la diversité des questions envisagées, l'abondance des avenues ouvertes. Mais ces avenues ne sont qu'ouvertes, et jamais explorées.

Il faut cependant mettre à part le texte de M. N. Goldfinger, du bureau de recherche du C.I.O., qui contient lui des points de vues nouveaux, des calculs, des essais de prévisions. Nous ne sommes cependant pas d'accord avec M. Goldfinger sur deux points en particulier de son exposé. Celui où il traite de la création d'activité de substitution d'une part, et celui de la pénurie éventuelle de main-d'oeuvre aux États-Unis d'autre part.

M. N. Goldfinger est en effet surtout préoccupé par l'effet de l'automatisation sur le niveau de l'emploi. Il s'élève d'abord contre ceux qui prétendent que les emplois perdus par le recours au mécanisme automatique de production se trouveront compensés par les créations d'emplois nouveaux dans les industries qui produisent ces outillages eux-mêmes. Il examine les statistiques de l'emploi dans ce dernier secteur pour constater une hausse sensible de 1952 à 1953, mais un recul de 1953 à 1954. En second lieu, M. Goldfinger s'en prend à ceux qui croient que loin de présenter un danger pour l'économie américaine, l'automatisation permettra au contraire de passer sans difficultés à travers les années de pénurie de main-d'oeuvre qui devrait résulter du faible taux de natalité qui a prévalu au cours de la crise de 1929. M. Goldfinger montre alors que le rythme d'accroissement de la force de travail s'accélère actuellement et que par conséquent la fameuse pénurie n'est qu'une pure invention.

Sur les deux points cités, l'argumentation de l'auteur est pertinente, mais à l'intérieur seulement des limites étroites qu'il lui assigne; si on élargit un peu le débat, le caractère partiel de la démonstration apparaît immédiatement. En ce qui concerne la création d'emplois de substitution, il n'est pas suffisant, par exemple, de ne considérer que ceux qui peuvent apparaître dans l'industrie des appareils électriques et électroniques. Il faudrait prendre aussi en considération la possibilité de fabriquer, grâce aux mécanismes automatiques, des produits

qui se trouvent hors de notre portée autrement. On a souvent cité sous ce rapport le cas assez spectaculaire pourtant de l'énergie atomique: sans «contrôles à distance», toute cette industrie devient impossible. Et les investissements réalisés dans l'industrie atomique sont vraiment des investissements induits par l'apparition des appareils de contrôle. Il y a plus: même dans les secteurs traditionnels, il n'est pas impossible d'imaginer, entre autres, des cas où l'abaissement du coût unitaire permis par le recours aux mécanismes automatiques, joint à une élasticité élevée de la demande, pourrait se traduire par une augmentation réelle de l'emploi. En somme, la discussion à partir des statistiques de l'emploi dans les seules industries qui produisent les mécanismes de contrôle est intéressante, valable, mais quand même trop partielle pour fournir une réponse au problème soulevé.

En ce qui concerne la force de travail, M. Goldfinger ne dit pas non plus toute l'histoire. Il base sa discussion sur le rythme d'accroissement de la force de travail sans parler de l'évolution de la population totale elle-même. Ce qui est important, en effet, c'est le rapport de la population active à la population totale. Si la population totale augmente plus vite que la population active, il pourra bien y avoir pénurie de main-d'oeuvre, du moins pendant une période. Et il semble bien que ce soit le cas aux États-Unis, actuellement, par suite de la conjugaison des effets du taux de natalité très bas de la crise de 1929 à ceux du taux extrêmement élevé de l'après-guerre. Et cela sans parler de la tendance à la prolongation de la scolarité et de la politique de retraite hâtive.

En tout cas, malgré leurs bases étroites, les discussions de M. Goldfinger appertent, dans la masse de la littérature portant sur l'automatisation, des données nouvelles et surtout une façon d'aborder les problèmes qui nous repose des généralités, toujours les mêmes, mais sans cesse réécrites depuis deux ans. Espérons qu'un tel exemple sera suivi et que nous pourrons bientôt disposer d'enquêtes exactes afin de préparer immédiatement les mesures devant faciliter autant que possible l'intégration de la nouvelle technologie.

Pierre Harvey

Théorie générale de la population (II — Biologie sociale), par ALFRED SAUVY. Un vol., 5 $\frac{3}{4}$ po. × 9, broché, 397 pages. — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 1954.

La pensée que nous livre Alfred Sauvy dans les deux volumes formant sa «Théorie générale de la population» ne se divise pas — et l'auteur en est bien conscient — aussi facilement, aussi mécaniquement que le laissent entendre les titres particuliers de chaque volume: I: «Économie et population» et II: «Biologie sociale». Les problèmes économiques se retrouvent dans le deuxième tome, de même que le premier contient des éléments essentiels de la biologie sociale. C'est surtout la technique employée et les facteurs considérés qui différencient les deux parties de cette somme sociale.

Avec autant de maîtrise que d'énergie, A. Sauvy nous amène rapidement à partager ce qui nous semble être sa préoccupation majeure, énoncée à la fin du